

# L'ILE D'ÉGINE.

HISTOIRE. — MONUMENTS. — PAYS. — HABITANTS.

## I

**HISTOIRE.** — Comme la plupart des peuples de l'antiquité, les Eginètes avaient la prétention d'être fils de la Terre qu'ils habitaient, mais cette prétention au titre d'Autochthones n'apprend rien de sérieux sur leur origine ; ce n'est guère qu'à l'époque de l'invasion des Hellènes que les faits historiques acquièrent quelque certitude touchant l'histoire d'Egine.

Au dire de Strabon, les premiers habitants de l'île d'Egine, qui d'abord s'appelait OËnone, fouillaient le sol pour en extraire la terre labourable ; les cavernes qu'ils avaient ainsi creusées devenant leurs demeures, la ville ressemblait alors à une vaste fourmilière, et c'est de là qu'ils furent appelés Myrmidons ; mais Strabon ne nous dit pas quels étaient ces premiers habitants ; on peut croire que c'étaient les Pélasges qui possédaient alors tous les pays environnants ; quoi qu'il en soit, ce peuple primitif fut remplacé par une colonie achéenne qui, partant de Phthie sous la conduite d'Eaque, vint envahir l'île d'OËnone.

Les Hellènes ayant fait la conquête de l'île, firent également la conquête du dieu que l'on y adorait, c'est-à-dire de Jupiter, et pour se l'approprier complètement, ils lui donnent le nom de Jupiter Hellénien.

La tradition vint ensuite voiler l'origine étrangère du dieu, Eaque devint le fils de Jupiter et d'Egine, fille d'un roi de Phliunte. En souvenir d'une si brillante union, Eaque donna le nom d'Egine à l'île d'OËnone, puis les siècles se passèrent, et lorsque le nom d'Hellènes fut commun à tous les Grecs, ceux-ci ne savaient plus pourquoi le dieu

d'Egine était particulièrement appelé Hellénien et quelle était l'origine du nom de l'île.

Les fils et les descendants d'Eaque ne restèrent pas dans leur nouvelle patrie, ils allèrent s'illustrer au siège de Troie. Homère a célébré les hauts faits des Eacides Achille, Télamon, Ajax, etc. ; mais, en reportant tout l'intérêt sur les personnages, le pays d'où ceux-ci sortaient fut oublié, et il se présente une lacune dans l'histoire d'Egine jusqu'à l'invasion doriennne, qui eut lieu à peu près quatre-vingts ans après la guerre de Troie.

L'invasion des Doriens fut presque une invasion pacifique ; ils ne chassèrent pas les habitants d'Egine, ils ne les soumièrent même pas, ils demeurèrent avec eux en y introduisant graduellement leurs mœurs et leurs usages ; du mélange des Autochthones, des Pélasges, des Eginètes et enfin de la nouvelle colonie naquit un peuple presque entièrement dorien, mais qui différait des Doriens de Sparte par moins de sévérité dans leurs lois et par plus de facilité dans leurs liaisons ; du reste, si les nouveaux Eginètes avaient conservé leur caractère primitif, si leurs relations ne s'étaient pas étendues au-delà d'Egine, le peu de ressources que cette île leur offrait par elle seule leur eût rendu la vie impossible. Malgré cette différence, ils n'en restèrent pas moins Doriens, et lorsqu'ils avaient quelques injures à venger, quelques ennemis à repousser, les Spartiates se chargeaient de la punition et de la défense.

Sept cent cinquante ans avant J.-C., Pheidon, roi des Argiens, s'empara d'Epidaure et par suite d'Egine ; puis, réunissant entre ses mains l'Argolide, l'Elide, la Corinthie et une partie de la Laconie, il offrit à son frère la Macédoine qu'il venait de conquérir ; il donna alors à tout cet empire des lois, des mesures et des monnaies uniformes. Ce fut Egine qui, justement renommée par son industrie et par son art de travailler les métaux, fut chargée du soin de frapper les monnaies.

L'empire de Pheidon ne dura point. Toutes les provinces

qui le composaient étant toutes divisées par leurs mœurs et par leur configuration géographique, ne pouvaient vivre sous un seul et même maître : elles ne tardèrent pas à reconquérir leur indépendance.

Egine faisant alors partie du royaume d'Epidaure, continua à frapper la monnaie, mais ce fut pour son usage particulier ; puis, voyant l'aisance et même la richesse entrer dans leur île, les Eginètes voulurent en profiter seuls et s'affranchir du joug d'Epidaure, joug bien léger pourtant ; bientôt même ils pillèrent la ville et en rapportèrent un butin dont ils ornèrent leurs temples.

Une fois libres, les Eginètes se livrèrent entièrement au commerce, aux arts et à l'industrie ; ils acquirent une grande supériorité dans la fabrication des ouvrages en terre et en métal qui s'exportaient au loin. L'agriculture, quoiqu'en honneur chez eux, ne pouvait être traitée sur une grande échelle à cause de l'exiguité de leur île ; il leur fallut donc pour remplacer le défaut de production intérieure avoir recours aux échanges ; ils formèrent alors une marine qui parcourut les mers, leurs relations s'étendirent, les richesses vinrent affluer chez eux : Egine fut puissante !

Après avoir conquis Cydonie, colonie samnienne, les Eginètes se joignent aux Doriens dans la guerre entreprise par eux contre Athènes, dans le but ou plutôt sous le prétexte de changer le gouvernement démocratique que les Athéniens venaient de consacrer.

Environ cinq cents ans avant J.-C., Darius, roi des Perses, qui possédait déjà les îles de Rhodes, de Samos, de Chio, etc., méditait une expédition contre les Ioniens d'Athènes ; les Eginètes, à l'exemple des habitants des Cyclades et des Sporades, lui avaient accordé la terre et l'eau. Les Athéniens crièrent à la trahison ; mais, trop faibles pour se venger, ils en appelèrent aux Spartiates ; alors il se forma dans Sparte deux partis, l'un pour Egine, l'autre pour Athènes ; d'abord ce dernier parti eut le dessus, puis la mort du chef fit tout changer de face, et une guerre im-

minente se prépara entre les Athéniens et les Eginètes.

Espérant triompher plus facilement de ses ennemis, Athènes sema la discorde dans l'île; une insurrection eut lieu, mais elle fut réprimée avant l'arrivée des vaisseaux athéniens. Après une lutte assez longue entre les deux peuples, qui tour à tour furent vainqueurs et vaincus, Egine terminait la bataille par une victoire, lorsqu'on apprit que Datis et Arthaphème, généraux de Darius, arrivaient en Eubée. Egine ne se joignit pas aux ennemis d'Athènes dans le combat de Marathon; mais, après ce combat, la guerre recommença entre les deux peuples et ne fut interrompue que par l'arrivée de Xercès. Alors Egine et Athènes se concilièrent pour lutter contre l'ennemi commun; la Grèce entière était en danger.

Les Eginètes s'illustrèrent à Salamine; et, à la grande mortification des Athéniens, la palme du courage leur fut décernée par les Grecs réunis. Egine devint alors le centre des affaires de la Grèce; ce fut dans la ville que se vendirent les dépouilles des Perses, ce fut dans son port que se réunit la flotte des Grecs.

Les Eginètes, qui prirent une grande part à la fin des guerres médiques, surent, tout en acquérant la gloire, augmenter leurs richesses; non seulement ils achetèrent avantageusement aux alliés une grande partie de leur butin, mais encore ces alliés, par les dépenses qu'ils firent dans l'île, rendirent aux Eginètes presque tout l'argent qu'ils en avaient reçu; ainsi, tandis que les peuples retournaient dans leurs pays aussi pauvres que lorsqu'ils en étaient partis, les Eginètes avaient conservé toutes les prises de la guerre, et cela, pour ainsi dire, sans bourse délier. Alors commença pour Egine, depuis cette époque jusque vers l'an 458 avant J.-C., c'est-à-dire pendant vingt ans, une ère de grandeur et de puissance qui lui permit d'étendre encore ses relations et de donner un nouvel essor au commerce et à l'industrie.

Les Athéniens, qui pendant ce temps étaient peu à peu

sortis de la pauvreté où la guerre les avait mis, recommencèrent à se montrer hostiles aux Eginètes ; ceux-ci, qui connaissaient bien la haine qu'Athènes leur avait vouée, et ne voulaient pas exposer aux chances des combats leur bien-être et leur puissance, ne répondirent à ces sourdes menaces que par une grande circonspection ; le sol d'Egine fut expressément surveillé, et tout Athénien qui s'y serait hasardé aurait été tout au moins vendu comme esclave, s'il n'avait été mis à mort ; mais, malgré toute leur prudence, la guerre fut déclarée et, quarante ans après le jour de Salamine, les Eginètes furent définitivement vaincus par les Grecs qui, dans une seule bataille, écrasèrent toute la flotte d'Egine ; les habitants de l'île, après s'être vaillamment défendus pendant un siège de neuf mois, durent céder ; les Athéniens entrèrent enfin vainqueurs, dans cette île dont ils étaient si jaloux ; et, pour assurer leur conquête, ils en chassèrent tous les habitants, qui furent forcés de se disperser loin de leur patrie.

Pourtant la colonie athénienne ne jouit pas longtemps de son triomphe. Après avoir été d'abord pillée par les Lacédémoniens, elle fut complètement expulsée de l'île par Lysandre en 404 avant J.-C., et le premier soin de ce nouveau conquérant fut de réunir tous les Eginètes et de leur rendre leur territoire.

Les Athéniens, qui étaient alors soumis à la tyrannie des Trente, se livraient au plaisir et à l'oisiveté ; l'industrie sans cesse renaissante des Eginètes leur offrait plus de ressources que leur pays ; les libertins et les gens opulents quittèrent peu à peu Athènes, et Egine devint le lieu de réunion des débauchés, et comme les débauchés sont en général prodigues, Egine trafiqua sur les vices et ne tarda pas à voir renaître sa richesse et par suite sa puissance. Lorsqu'elle se sentit assez forte, elle reprit de nouveau les armes contre Athènes, trois cent quatre-vingt-sept ans avant J.-C.

Après bien des succès et des revers, Egine fut encore une fois définitivement soumise lors de l'expédition de

Charès, général athénien, qui s'en empara en 367, y apporta les coutumes de son pays et y établit la démocratie.

A partir de cette époque, Egine joue un rôle très-secondaire, et les historiens ne nous donnent plus de renseignements sur son histoire; mais deux inscriptions trouvées dans l'île et expliquées par M. Philippe Lebas, nous apprennent qu'après avoir été soumise pendant cinquante ans, elle recommença la lutte en portant secours aux ennemis d'Athènes; ensuite, elle fut vendue par un procureur romain au roi Attale I<sup>er</sup>, deux cent douze ans avant J.-C., puis Antoine la donna aux Athéniens, et Auguste lui rend la liberté; enfin tour à tour libre et esclave, Egine perd toute puissance et toute individualité et n'est plus qu'une province qui appartient tantôt à l'un tantôt à l'autre.

Jusqu'à la quatrième croisade, Egine disparaît dans la masse du royaume byzantin; vers 1204, elle appartient à un gentilhomme italien, puis fait bientôt partie de l'empire maritime de Venise; en 1537, Barberousse s'en empare, et, après avoir brûlé la ville et massacré ou vendu les habitants, y conduit une bande de pirates qui infestent les côtes voisines; en 1654, Morosini, plus tard doge de Venise, reprend l'île et condamne indistinctement aux galères les Turcs et les Grecs qui l'habitaient; en 1718, les Turcs reconquèrent la Morée et Egine, et s'y maintiennent pendant un siècle; enfin, la Grèce redevenue libre, choisit Egine pour capitale, mais son éternelle rivale, Athènes, ne tarda pas à lui reprendre la primauté; aujourd'hui Egine n'occupe plus dans le royaume de Grèce qu'une place secondaire et ne garde plus de son ancienne grandeur que quelques ruines, un beau pays, et de glorieux souvenirs.

## II.

**MONUMENTS.** — L'île d'Egine a à peu près la forme triangulaire. A l'angle nord-ouest, est placée la nouvelle ville

construite très-vraisemblablement sur les ruines de l'ancienne, car non seulement quelques restes helléniques se retrouvent sur son emplacement, mais encore les trois ports placés au pied de la nouvelle Égine, et qui certainement occupaient autrefois la même position par rapport à la ville, sont fermés par des jetées de construction antique.

De ces trois ports, le premier, le plus au nord, est une espèce de havre ouvert protégé par un brise-lame, et qui est maintenant abandonné; le second, qui a la forme d'un bassin ovale, et ne sert guère qu'à de petites barques, se relie à la mer par un passage, qui autrefois était protégé par deux tours dont on voit encore quelques restes, et le troisième, double du précédent, et également de forme ovale, sert maintenant de port principal à Égine.

En mettant pied à terre, si l'on marche vers la gauche, on trouve bientôt les ruines d'un temple de Vénus. Lors du voyage de M. Leake, il y avait encore en place une colonne entière et un fût brisé dans le sens de la longueur; ce fût reste seul aujourd'hui; la colonne a été renversée par un tremblement de terre, et ses débris ont été enlevés. Le temple est, ou plutôt était, assis sur un soubassement de sept assises en pierre d'Égine, reposant lui-même sur un massif d'environ 19 mètres sur 37. Tout l'édifice, commencé sans doute pendant le beau temps de l'art grec, a été terminé à une époque de décadence, ainsi que le montre le soubassement dont une partie, en pierre assez grossièrement taillée, repose sur du blocage; du reste, ce temple a servi de carrière aux Éginètes lors de la construction de leur église et de l'hospice des orphelins, bâtis par Capod'Istria.

Pausanias nous apprend qu'à l'endroit le plus apparent de la ville était une enceinte appelée Eacium, à l'entrée de laquelle on avait sculpté les figures de ceux qui avaient été envoyés en députation vers Eaque. Tout ce qui appartenait à cette enceinte a disparu, mais on retrouve sur la

côte, très-près de la ville, et sur une petite éminence, une terrasse à peu près quadrangulaire creusée dans la roche, et d'environ 100 mètres de côté. Je n'ai pas vu ce travail, mais M. About, qui l'a mesuré, croit pouvoir assurer qu'il indique le péribole de l'Eacium. Ce qui le confirme dans cette opinion, c'est que, près de là, on trouve un tumulus assez semblable à ceux que l'on remarque dans la plaine de Troie, et qui peut très-bien être le tombeau de Phocus, que Pausanias place à côté de l'Eacium.

Pausanias signale encore, dans la ville, les temples d'Apollon, de Diane, de Bacchus et d'Hécate; mais tous ces temples ont disparu, et il n'en reste pas le moindre vestige. Comme le temple de Vénus, ils ont dû servir de carrière aux habitants d'Égine.

Au sud de l'île, s'élève une assez haute montagne portant le nom de Mont-Saint-Élie, et au sommet de laquelle se retrouvent quelques débris de constructions antiques formant un péribole demi-circulaire qui devait circonscrire un plateau. La partie rectiligne de ce plateau est aujourd'hui terminée par un mur de construction plus moderne, mais bâti, comme le reste de l'enceinte, avec de la trachyte rouge tirée de la montagne elle-même. Cette petite plateforme indique, suivant l'opinion de quelques personnes, la place où se trouvait autrefois un autel dédié à Jupiter Hélienien. M. About est de cet avis, et dénie le nom de Panhélienien, que l'on applique communément au temple placé au nord-est de l'île pour le donner au plateau du Mont-Saint-Élie; mais comme cette opinion repose seulement sur une ingénieuse interprétation des textes sans preuves positives, rien ne montre jusqu'à présent qu'il faille l'accepter.

Au bas de la montagne, et du côté de la ville, on retrouve des restes antiques ayant la forme d'un parallélogramme terminé par quatre murs construits en trachyte. Une partie de cette construction est cyclopéenne; une autre est hellénique. On croit reconnaître, dans ce péribole antique, les ruines de l'Hieron d'Aphæa.



Au nord-est de l'île, se trouve un temple dont le nom a été l'objet de bien vives discussions. Pour les uns, ce temple était consacré à Jupiter ; pour les autres, c'était Minerve que l'on y adorait. Pendant longtemps, la première opinion a prévalu, puis la seconde a paru en triompher. Je dirai encore ce que j'ai dit pour l'autel du Mont-Saint-Élie que ces deux hypothèses étant fondées sur diverses interprétations des textes, n'ont ni l'une ni l'autre de preuves positives pour s'appuyer. Cependant, en 1828, on crut être sûr de la vérité, car on produisit une inscription qui venait d'être trouvée dans le temple, et qui portait les mots de ΔΗΙΙΑΝΕΑΑΗΝΙΩΙ. Cette inscription, publiée dans le troisième volume de l'expédition de Morée, a disparu depuis ; mais les partisans du nom de Minerve, loin de se laisser abattre par cette découverte assez importante, lui refusèrent, non seulement une grande antiquité, mais encore ils laissèrent soupçonner que l'inscription pouvait bien être toute moderne et avait été faite dans le but de donner gain de cause au nom de Jupiter : car, disaient-ils, comment cette inscription a-t-elle pu tout à coup être trouvée par de soi-disant promeneurs, venus là pour ainsi dire par hasard et sans aucune prétention archéologique, lorsqu'elle avait échappé à tous les regards lors des fouilles et des fréquentes visites que des gens spéciaux avaient déjà faites au temple ? Sans rien préjuger sur cette opinion, je dirai seulement que l'on ne trouve pas toujours, même en cherchant bien, et que l'on trouve quelquefois en ne cherchant pas. Ainsi, pendant un séjour d'un mois que j'ai fait à Égine, je passais en moyenne huit heures par jour à mesurer et dessiner le temple et à en interroger tous les débris ; malgré cela, ce n'est que le quinzième jour que j'ai reconnu le chapiteau de l'ordre supérieur du naos, qui pourtant était bien visible, et seulement le vingtième que j'ai trouvé le marbre de couronnement du milieu du fronton. Lorsque les pierres sont entassées les unes sur les autres, lorsque le temps leur a donné à toutes une cou-

leur et un aspect uniforme, lorsque la face la plus intéressante est quelquefois celle qui repose sur le sol, il peut bien se faire qu'on néglige un fragment qui vous donnerait un renseignement précieux, et que ce soit le hasard seul qui plus tard vous serve mieux que vos recherches.

Quoi qu'il en soit, comme ce temple avait toujours un nom, je prendrai celui de Jupiter Panhellénien.

Le temple de Jupiter occupe, par ses ruines et par son enceinte, presque toute la surface du plateau qui couronne la montagne sur laquelle il est situé. Ce plateau, circonscrit, soit par des murs de soutènement d'une bonne exécution, soit par des parties de roches taillées grossièrement, a environ 70 mètres de long sur 40 de large; un talus, dont la hauteur varie de 4 à 6 mètres, l'entoure de tous côtés, et est lui-même entouré par une ceinture en terre-plein, après laquelle commence la pente de la montagne. Sur la portion de la plate-forme placée au - devant du temple, on retrouve encore en place quelques parties d'un dallage qui devait entourer tout l'édifice, et une ouverture circulaire servant à donner du jour à une caverne creusée dans le roc, et dont l'entrée est pratiquée parmi les blocs qui composent l'enceinte du côté du nord-est.

Le temple se composait, lors de sa fondation, d'un portique extérieur avec six colonnes de face sur douze de côté, y compris celles des angles; d'un pronaos, d'un naos et d'un opisthodomé, et était élevé sur trois gradins apparents et sur deux ou trois autres, suivant la forme du sol, de diverses hauteurs, enfouis sous terre et servant de fondation aux premiers.

Les gradins apparents faisaient le tour de l'édifice, s'arrêtant seulement au milieu de la façade pour livrer passage à une pente douce qui donnait accès au temple.

A l'époque de l'expédition des auteurs de l'ouvrage sur les Antiquités Ionniennes, il y avait encore en place vingt-deux des colonnes du périptère, les deux colonnes du pro-

naos, et cinq des assises inférieures des colonnes de l'intérieur du naos.

Lors de l'expédition de Morée, ces assises intérieures étaient déjà renversées, mais il restait encore les colonnes du pronaos et vingt et une des colonnes du portique. Maintenant, une de ces dernières colonnes et l'architrave qu'elle soutenait en partie sont tombées, ce qui réduit à vingt les colonnes du périptère : ce sont les six colonnes de la façade principale surmontées de leurs architraves : sept colonnes du côté nord, en comptant celle de l'angle avec quatre architraves ; sept du côté sud, comptant également celle de l'angle, avec cinq architraves ; et deux enfin sur la face postérieure soutenant une architrave ; une seule de ces colonnes n'a plus de chapiteau ; c'est la dernière du côté sud. Les traces de trois autres et de leurs cannelures sont restées empreintes sur le sol. Les colonnes du pronaos sont également encore en place et soutiennent l'architrave du milieu.

Quant aux murs qui fermaient les trois salles intérieures du temple, ils sont presque entièrement détruits, il n'en reste plus que quelques parties de l'assise inférieure. Le sol du temple et une grande surface de celui du plateau sont couverts par une grande quantité de débris et de matériaux provenant de l'édifice.

Voici quelques-unes des principales dimensions du temple de Jupiter :

Largeur du temple, pris au bas du 2 <sup>e</sup> gradin. . . . .	15 <sup>m</sup> , 16
Longueur prise à la même place. . . . .	29 225
Largeur du dedans du naos. . . . .	6 44
Longueur du dedans du naos. . . . .	13 08
Colonnes extérieures. Hauteur générale, y compris	
le chapiteau. . . . .	5 272
Diamètre inférieur au fond des cannelures. . . . .	0 93
Diamètre supérieur. . . . .	0 69

La position du temple de Jupiter Panhellénien est admirable ; la vue s'y développe depuis Salamine jusqu'à la partie

est du Péloponèse, en y comprenant toute la ligne d'Éleusis, d'Athènes, du cap Sunium et des îles Saint-Georges et d'Hydra; mais, à part cette position presque exceptionnelle, à part le pittoresque de ses ruines, dont le ton fin s'harmonise merveilleusement avec le ciel, ce temple est, parmi les temples antiques, un des plus intéressants à étudier, non pas parce que son architecture en elle-même offre quelque chose de bien particulier, mais parce qu'il nous a conservé des documents et des matériaux très-précieux sur l'histoire et l'emploi de la polychromie. En effet, il n'y a pas en Grèce de temple qui conserve autant de traces de couleur que celui d'Égine; et, malgré les vingt-trois siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation, les couleurs que l'on retrouve sont encore quelquefois d'un grand éclat et d'une grande vivacité. Lorsque j'en ai fait la restauration extérieure et intérieure, tout était complètement peint avec des tons très-vigoureux. Je ne m'étais pas laissé aller à un caprice, mais j'avais suivi toutes les données qui existaient et qui avaient été vues soit par des voyageurs précédents, soit par moi-même.

J'ai trouvé parmi les débris du temple des pierres qui m'ont paru prouver qu'il était découvert. Je ne puis donner ici les raisons qui m'ont conduit à cette opinion, mais les personnes, pour qui la polychromie et la question des temples hyppètres auront de l'intérêt pourront trouver des renseignements plus précis dans une série d'articles que j'ai publiés dans la *Revue archéologique* en 1854.

A mi-chemin de la route du temple à la ville est un monticule assez élevé sur lequel est située une ville appelée Paléa-Égina, mais qui est maintenant complètement abandonnée et détruite, et qui n'a plus rien d'antique que le nom.

### III.

PAYS. HABITANTS. — Toutes les maisons éparses dans l'île ont une apparence de propreté dont pourtant elles ne sont

pas redevables aux habitants ; c'est la pluie qui se charge de les laver, le soleil de les sécher, et le vent de les balayer ; et, comme la pluie tombe drue, quand il pleut, que le soleil est ardent et que le vent souffle vigoureusement, la besogne est fort bien faite ; malheureusement les intérieurs des maisons subissent également les mêmes influences, mais alors la poussière tourbillonne sans s'échapper et se change en boue au contact de l'eau ; puis, quand revient le beau temps, la boue se remet en poussière, et tout recommence dans le même ordre sans que jamais on pense à le troubler.

Le lendemain de notre arrivée à EGINE, nous avons pris domicile About et moi dans une petite cabane, sise à environ trois quarts de lieue du temple, c'était la plus proche ; notre habitation se composait d'un rez-de-chaussée servant de cuisine, de cave et de bûcher, et communiquant à un premier étage au moyen d'une échelle qui aboutissait à une trappe. Ce premier étage, d'environ deux mètres de large sur quatre de long, était à moitié occupé par un grand coffre à grains élevé de deux pieds au-dessus du sol et dont nous avons fait notre lit de camp.

Le soir venu, nous plaçons nos matelas sur le coffre et nous ne tardons pas à les rejoindre et à nous livrer au sommeil dont nous avons grand besoin ; mais, au milieu de la nuit, je suis saisi par un affreux cauchemard : je rêvais que je me noyais et que je faisais de vains efforts pour sortir de l'eau ; enfin, près de succomber, je me débats tellement, que je me réveille tout pantelant, et je vois avec horreur que mon rêve n'était que le reflet de la réalité : mon lit était trempé, j'avais la figure inondée ; la pluie étant survenue et s'étant infiltrée par une large crevasse ouverte dans le toit juste au-dessus de ma tête, tombait à grosses gouttes, partie sur le visage et partie sur le lit. Je me lève tout d'une pièce en éclaboussant About, qui se réveille à son tour, et je cherche un abri dans un autre coin de la chambre, après toutefois avoir placé un pot au-dessous de la gouttière.

Le lendemain matin nous prévenons notre hôte de notre

mésaventure ; cela le fit beaucoup rire ; il alla chercher alors un peu de terre qu'il délaya dans l'eau et en fit une pâte qu'il plaça sur la terrasse au-dessus du trou, la recouvrit par une planche vermoulue maintenue par une grosse pierre, et le dommage fut réparé.

Du reste nous étions encore moins clos que nous n'étions couverts. Indépendamment d'une porte et de deux petites fenêtres qui étaient censées se fermer par des volets en bois, il y avait dans les quatre murs sept trous qui avaient sans doute été faits pour placer les échafaudages, et que l'on avait négligé de boucher. Nous sacrifiâmes une partie de notre garde-robe pour remplir tous ces trous ; mais, lorsque l'opération fut terminée, nous étions dans l'obscurité la plus complète. Il n'y avait pas de milieu, il fallait ou renoncer à voir clair ou bien voir tous nos papiers tourbillonner au moindre souffle du vent.

Après trois ou quatre jours de séjour à EGINE, ABOUT retourna à Athènes, me laissant seul dans l'île avec un vieux domestique appelé Constantin, et qui devait joindre à ses fonctions subalternes celle plus noble de me servir d'interprète ; mais j'avais déjà bien de la peine à le comprendre, car il parlait un langage composé de grec, de turc, de français et d'italien, qui peut-être même n'aurait pas été très-intelligible pour les personnes possédant à fond ces quatre langues, et pourtant ce brave Constantin me disait souvent : *Moi sapir parlare tutte les lingue.*

Je restais confondu par tant de savoir, moi qui, à part une trentaine de phrases que j'avais apprises dans un vocabulaire polyglotte, étais forcé de converser avec les Grecs au moyen d'un tiers. Comme ce genre de conversation m'entraînait à quelques longueurs et à un certain décousu, je n'ai pu étudier suffisamment le caractère des Eginètes ; seulement ils m'ont paru affables, d'humeur facile, gais, ouverts et liant très-facilement connaissance. Malheureusement lorsque ces bonnes gens venaient me parler longuement, je ne pouvais leur répondre que *kalo kalo* : c'était pour moi le

fond de la langue. Lorsque j'ouvrais la bouche pour prononcer ces mots sacramentels, les Eginètes qui m'entouraient faisaient immédiatement silence et attendaient anxieusement; puis, voyant que mon éloquence s'était bornée au *kalo kalo*, ils reprenaient leur dialogue en l'accompagnant de gestes expressifs.

Un jour pourtant, en arrivant au temple, je trouvai un Grec qui m'attendait; il avait appris qu'un *effendi* était dans l'île, et comme il parlait en bon italien, il venait pour causer avec moi. Comme, depuis plus de quinze jours, j'étais réduit au *moi sapir* de Constantin, je l'écoutai de toutes mes oreilles. Il me dit son nom, son âge, celui de sa femme et le nombre de ses enfants; il était laboureur par occasion et marin par état; il avait vu Venise et Trieste; bref, après une heure nous étions les meilleurs amis du monde. Je lui offris du tabac et de ce bon vin d'Egine, et il partit enchanté et promettant bien de revenir me voir. Il revint en effet plusieurs jours de suite, amenant avec lui deux ou trois de ses amis qui partageaient également mon vin et mon tabac, à la grande indignation de Constantin qui m'accusait de déroger. Malgré cette accusation, il ne manquait pas de remplir le gobelet et de boire à son tour.

Lorsque tous ces braves Grecs, Constantin y compris, avaient fini de boire, ils ouvraient la bouche à plusieurs reprises, et, ma foi disons le mot, ils rotaient à qui mieux mieux, puis ils se souriaient et se saluaient en se disant quelques paroles qui, je suppose, remplaçaient notre Dieu vous bénisse; la première fois je fus surpris, presque scandalisé, tant les préjugés ont de force même à l'étranger; mais plus tard j'ai su que c'était une politesse du pays, et je crains d'avoir laissé aux Eginètes une bien triste opinion du savoir-vivre des Français, quand je pense que jamais je ne leur ai rendu cette politesse.

Je pourrais me consoler si je n'avais eu affaire qu'au menu peuple d'Egine qui n'est peut-être pas d'un caractère très susceptible; mais malheureusement les auto-

rités de l'île ont dû avoir à se plaindre de mon incivilité.

Un jour que j'avais envoyé Constantin à la ville pour renouveler mes provisions, j'étais dans ma chambre occupé à réunir quelques notes, lorsque ma porte s'ouvre toute grande; je lève les yeux pour voir la visite qui m'arrivait, et j'aperçois deux Grecs, dont les fustanelles n'étaient pas de la première blancheur, et qui arrêtés sur le seuil me regardaient en riant d'un rire stupide et silencieux que je n'oublierai jamais. Les coins de la bouche cherchaient à regagner les oreilles qui étaient devenues rouge ponceau, sans doute en crainte de voir de trop près un formidable râtelier qui eût fait envie à une génération de dentistes. Après une contemplation mutuelle qui dura quelques secondes, le plus grand des deux me dit *buon giorno*. Croyant avoir à faire à des marins polyglottes, je leur demandai ce qu'ils désiraient; alors le même rire silencieux vint encore se stéréotyper sur leurs visages. Voyant qu'ils ne disaient rien, je repris mon occupation; au bout de deux minutes un nouveau *buon giorno* me fit lever les yeux et revoir toujours les mêmes faces riant bêtement et sans bruit; enfin près d'un quart d'heure se passa sans qu'ils changeassent d'expression, sauf l'instant où ils me disaient *buon giorno* qu'ils répétaient régulièrement à peu près toutes les minutes. A la fin impatienté, je me levai, les pris par le bras et les poussai dehors, non sans remarquer que leurs bouches étaient encore agrandies et que leurs oreilles étaient devenues plus rouges.

Lorsque Constantin revint de la ville, il me dit qu'il avait rencontré les deux Grecs qui lui avaient parlé de ma réception, et je fus terrifié lorsqu'il m'apprit le rang de ces personnages: j'avais mis à la porte le gouverneur d'Egine et son adjoint, qui venaient m'apporter la permission de faire des fouilles.

Ce qui peut diminuer les regrets qu'auraient pu me donner une conduite aussi sans gêne, c'est que je me suis montré hospitalier envers une cargaison d'Eginètes; c'était



malgré moi, il est vrai, mais le fait n'en existe pas moins.

Lorsque je partis d'Egine pour retourner à Athènes, j'avais fait prix avec un patron de l'île pour qu'il transportât au Pirée mes échelles, mes matelas et Constantin et moi par-dessus le marché; il était convenu que la barque pontée m'appartiendrait à moi seul, quel que fût le temps de la traversée. Je payai la somme fixée et fis transporter à bord tous mes ustensiles; lorsqu'arriva l'heure de m'y transporter moi-même, je me dirigeai vers le port avec cette impression de tristesse que l'on ressent toujours lorsque l'on quitte un endroit où l'on ne pense pas revenir. Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction en apercevant dans la barque une douzaine de Grecs qui en avaient pris possession. Je commençai à crier et à faire demander le patron; on me fit répondre qu'il venait de partir pour Mégare et que jamais on ne revenait seul en barque d'Egine. Lorsque je fus certain qu'il me fallait accepter la chose telle qu'elle était, je pris mon parti en pensant ou que j'avais eu affaire à un fripon, ce qui m'étonnait pour un Grec, ou bien que je payais le passage aux habitants de l'île. Je m'arrêtai à cette dernière opinion qui flattait davantage mon amour-propre, et je me glissai tant bien que mal au milieu du demi-quarteron d'Eginètes que je prenais mentalement sous ma protection; mais, malgré moi, je pensais à l'ingratitude des hommes, et je craignais qu'une fois au port mes passagers ne m'oubliassent bien vite. Je fus détrompé en arrivant à Athènes, et je pus reconnaître qu'ils m'avaient laissé un souvenir dont je ne pus me délivrer que par un bain complet et une lessive générale de tous les vêtements que j'avais sur le corps. C'était du reste à peu près inutile, car une semaine après nous partions, A. de Curzon, About et moi, pour faire le voyage du Péloponèse, et, au bout de peu de jours, nous étions convaincus que la vermine devait être considérée par les Grecs comme chose d'utilité publique.

CHARLES GARNIER.